

Thierry Jan

Les Enquêtes  
du commissaire Hennic

*La Maison maudite*  
*ou*  
*Les Mariés de Malaussène*



Du même auteur :

- *Mon oncle Jules*, roman 2013
- *Le sergent Pistache*, nouvelle 2014
- *Les enquêtes du commissaire Hennic* :
  - Chambre numéro 3 polar 2014.

EXTRAIT

## I

Avant de commencer à évoquer les faits qui se sont déroulés entre trois villages assez voisins : Malaussène, Villars sur Var et Massoins, il nous faut évoquer brièvement l'histoire mouvementée de cette maison dont les propriétaires ou leurs proches, eurent tous une vie et une fin tragique. Cette bâtisse fut pourtant, du moins jusqu'à l'invasion française en 1792, un havre calme et pacifique, celui d'une famille noble du Comté de Nice. La chaumière fut confisquée par les français en 1792. Les Valdieri de Saint Marc ayant quitté Nice après l'occupation du général D'Anselme. La maison de maître domine la vallée du Var. Elle se trouve un peu avant d'arriver à Malaussène. Les Valdieri sont revenus après la Restauration. Jean Baptiste Valdieri en 1860 fit le choix de la France tandis que Simon son frère retournait à Turin. L'édifice fut alors vendu à un paysan ambitieux et là commence la succession des morts violentes. Ce dernier se fit anoblir, on ne sait

trop sous quel prétexte. Monsieur Favre ou Fabre, les deux orthographes sont acceptées devint le Baron Antoine de Saint Malaux. Il s'était contenté de faire une anagramme du nom du village où se trouvait cette demeure. Son fils, appelé aussi Antoine fut tué à Belfort en 1870. N'ayant pas d'autres enfants, il vendit le bien à un notaire de Plan du Var et se retira en Italie. Le titre nobiliaire disparu avec lui. Cette chaumière fut alors la résidence secondaire de maître Alexis Tripodi. Cet officier ministériel avait sept enfants, toutes des filles dont les prénoms suivaient les lettres de l'alphabet : Aimée, Bénédicte, Caroline, Denise, Eugénie, Françoise et Géraldine. La cadette se maria avec un des clercs de son père et ayant suivi à Aix en Provence des études de droits, succéda à son père. Ses sœurs dont deux devinrent religieuses à Castagniers, Caroline morte du croupe à 15 ans, Eugénie poitrinaire rendit son âme à Dieu à Vienne en Autriche et Aimée mariée à un officier de marine, Géraldine hérita de la maison. Elle se plaisait sur ce tertre dominant la vallée, véritable verrou d'où l'on pouvait interdire l'accès vers Villars ou Plan. Géraldine retrouvait ses souvenirs, ses sœurs dont elle se moquait, garçon manqué Géraldine ne se plaisait qu'à chasser, braconner ou pêcher dans le Var. Elle connaissait chaque coude de la rivière, ainsi que les sentes et les sous-bois. On la disait un peu herboriste et guérisseuse.

Avec le premier conflit mondial la maison va encore changer de propriétaire. Géraldine avait deux garçons et

comme pour Antoine, durant la guerre franco-prussienne en 1870, le fils du paysan anobli, ils furent tués, l'un deux jours après la déclaration de guerre et l'autre deux jours avant l'armistice. Géraldine était veuve, son mari s'étant suicidé après l'affaire de Panama, scandale qui ébranla les fondements de la troisième république. Elle vendit ce qu'elle considérait comme une gentilhommière à un certain monsieur Scoffier et se retira auprès de ses deux sœurs à Castagniers, priant Dieu pour le repos de son mari et de ses fils.

Le nouveau propriétaire songea tout d'abord à faire de son acquisition une Auberge restaurant. Il renonça bien vite à son projet, cette maison ne permettant pas d'y aménager des chambres pour la clientèle. Elle était construite sur un seul étage et offrait cinq pièces au premier étage et une vaste salle au rez de chaussée. Monsieur Scoffier fut dans les années trente retrouvé pendu à un olivier. L'enquête de police ne put résoudre s'il s'agissait d'un crime ou d'un suicide. La victime était très engagée avec les groupuscules fascistes, ayant même des contacts avec le consulat italien à Nice. La bastide fut donc une nouvelle fois vendue.

Les nouveaux propriétaires étaient originaires du nord de la France. Un couple de retraités ayant choisi la riviera pour y finir leurs jours. Si l'épouse madame Vanel y vécut jusqu'au milieu des années cinquante, son mari fut victime d'un accident de chasse assez curieux. La gendarmerie ne put établir avec précision les causes de la mort de cet homme tué par son propre fusil avec

une cartouche qui lui aurait explosé au visage.

Après la mort de madame Vanel, le bien, elle n'avait pas non plus d'héritier, fut vendue à des vigneronns de Villars. Ils ne vinrent jamais dans ce cottage, c'est ainsi que le vendeur avait désigné cette affaire. Ils l'avaient acheté pour Albert leur fils. Nous étions en 1960 et appelé en Algérie il disparut dans les Aurès, on ne retrouva jamais sa dépouille. Nous pouvons maintenant commencer cette histoire où la perspicacité du commissaire Hennic sera mise une nouvelle fois à l'épreuve.

La maison fut acquise par une artiste peintre. Cette femme célibataire y demeura près de cinquante ans. Elle légua son bien à son petit neveu François Mariani jeune marié à une demoiselle Valdieri. Francine Rippert ne vendait pas ses tableaux, elle ne participait pas davantage à des expositions. Elle peignait pour son plaisir et François découvrit avec sa jeune épouse, entassés de partout, des centaines de tableaux de sa grande tante. Il ne savait trop quoi en faire. Il en avait montré à des amis galeristes et critiques. Ces derniers aimaient les œuvres de Francine Rippert et lui proposaient de les vendre. Il y avait une clientèle pour ce style de peinture. « Votre tante avait du talent, c'est bien dommage qu'elle n'ait pas exposé son travail. »

François au début refusa, puis poussé par Elodie sa femme, laquelle voulait surtout se débarrasser de cette encombrante collection de tableaux, il accepta d'organiser une réception où on dévoilerait aux

invités les tableaux de Francine Rippert.

Christian Lefort organisait tout. Les époux Mariani n'avaient rien à faire, sinon recevoir les visiteurs et les acheteurs des tableaux de leur tante.

EXTRAIT



## II

Cette maison, on l'a vu, avait une histoire et, selon les villageois, elle était maudite. Elle ne se léguait que par les femmes, les hommes ayant tous eu une fin tragique depuis l'invasion française de 1792. François tout comme Elodie ignoraient le nom des anciens propriétaires. Ils auraient bien été étonnés en apprenant l'origine de la bâtisse comme étant la propriété des Valdieri, ancêtres d'Elodie. Comme la plupart des jeunes ils vivaient sans regarder derrière eux, sans rechercher leurs racines. Ils étaient seulement préoccupés de l'instant présent et d'en jouir. François s'était retrouvé héritier de cette tante étant son seul parent et il ne s'intéressait qu'à la maison. Il rêvait de retrouver le calme afin d'avoir un cadre idéal pour écrire. Il avait déjà publié trois romans dont l'un fut adapté par le cinéma. Elodie avait été séduite par cette propriété et songeait à y développer un jardin d'agrément. Des amis à Gattières avaient créé un petit paradis en mariant des vieilles pierres, des oliviers et

des plantes aromatiques. Elle avait son idée sur l'aménagement de ce terrain laissé depuis la nuit des temps plus ou moins en friches.

En accord avec son mari, ils décidèrent de se débarrasser des tableaux de la tante. On conserverait les plus beaux, ceux qui décrivaient les paysages tourmentés de la vallée du Var. Il y avait une illustration des quatre saisons. Francine Rippert peintre talentueuse mélangeait les genres et les styles avec les couleurs de la nature. Ces dernières variaient entre les saisons, entre les mois, entre les semaines, entre les jours, voire entre les heures. Ce coude du fleuve torrentiel peint mille fois sous autant d'angles différents, offrait autant de versions dont les teintes, les ombres et les décors variaient à l'infini. Chaque tableau était distinct et Francine Rippert exprimait ainsi de diverses façons ses émotions sur un même sujet. François aidé par sa femme sélectionnait les œuvres à conserver. Leur ami Christian Lefort les aidait dans leur choix afin de ne pas dépareiller les tableaux retenus pour orner les cimaises de la maison.

Le galeriste en avait emmenés à Nice pour les exposer dans sa galerie. Cette dizaine d'huiles montrée pour la première fois au public, permettrait de faire connaître Francine Rippert et son travail. Des cartons d'invitation avaient été imprimés pour l'exposition des œuvres de cette artiste peintre. Le choix de la maison obéissait à une double considération. Le vernissage serait plus grandiose en étant organisé dans la maison

et l'atelier de l'artiste. Puis on pourrait organiser un vrai buffet avec des produits locaux et surtout éviter aux piques assiettes de venir. Malaussène et la maison n'étaient desservis ni par le train, ni par les bus. L'arrêt du car et la gare des chemins de fer de Provence situés sur ce coude du fleuve vous laissaient tout en bas de la vallée, restait la route à pieds sur un raidillon pour atteindre le domaine et le village.

Francine Rippert allait bien vite acquérir une renommée dans le monde des marchands d'arts. Ses tableaux étaient décortiqués par les critiques. François découvrait cette tante dont il avait à peine entendu parler et encore moins de sa passion pour la peinture et encore plus son talent.

Elodie quant à elle, avait déjà tracé ses plans, ceux de l'agencement du jardin dont elle rêvait. Elle l'ignorait, mais son lointain aïeul Charles Emmanuel Valdieri de Saint Marc était passionné par les herbiers et le jardinage. Chassé par les français et la révolution, il n'avait pu mener à bout son projet de jardin et en quittant la chaumière, il laissa de nombreux plans et des graines. Les soldats de D'Anselme apportaient soit disant la liberté, or ce fut surtout le sang et les larmes qu'ils diffusèrent dans le Comté de Nice. Le pillage, les viols et assassinats furent le lot des populations.

François discutait avec le galeriste des ventes prochaines des œuvres de sa tante. L'exposition fut programmée pour le dimanche 10 novembre. Des panneaux avaient été disposés aux abords du passage

à niveau du train des Pignes, indiquant le chemin de cette exposition où l'on pourrait acquérir les huiles, dessins et gravures d'un artiste dont le renom était tout récent et commençait à être connu.

Le buffet avait été particulièrement bien préparé. Un traiteur de Nice, spécialisé dans l'événementiel proposait une variété de plats où salé et sucré se combinaient.

La vente des œuvres de Francine Rippert se ferait au bénéfice d'œuvres charitables, François ne voulant pas faire de l'argent avec les tableaux de sa tante. Elle lui avait déjà donné cette maison, il l'avait d'une certaine façon trahie en vendant et exposant ses toiles. En total accord avec Elodie ils avaient pris cette décision d'un choix caritatif. Christian Lefort accepta et même approuva ce choix. Lui aussi tirait un bénéfice de cette vente. Il avait fait connaître au grand public Francine Rippert, cette artiste jusqu'alors inconnue. Le galeriste était l'inventeur, le découvreur de cette femme peintre, restée toute sa vie dans l'ombre et qui aujourd'hui, faisait la Une des revues spécialisées.

### III

Elodie écoutait cet étrange visiteur. Il se présentait comme un ami de Francine la grand-tante de François. Axel Bonnaud expliquait à son hôte sa filiation, elle descendait des Valdieri de Saint Marc. Elodie le savait et s'en moquait. Elle n'envisageait pas de réclamer son titre, lequel devait d'ailleurs être perdu depuis bien longtemps. Son visiteur attendait le retour de François, il tenait à lui parler.

Elodie trouvait ce personnage étrange, mal poli et sans gêne. Il soulevait les tableaux et les commentait :

« Celui-là, Francine l'avait peint en 1970, ce n'est pas le premier. »

Cet homme connaissait visiblement les lieux, habitué il se déplaçait sans hésiter, oubliant qu'il n'était pas chez lui. Elodie était frappée par son culot. Elle attendait avec impatience le retour de François, se sentant de plus en plus mal à l'aise devant cet étranger qui devenait envahissant.

« Il manque des tableaux, vous les avez vendu ? »

En quoi cela pouvait-il le regarder, Elodie l'observait, Axel posait à nouveau sa question. Pourquoi ne le mettait-elle pas à la porte ? Pourquoi lui répondait-elle que la dizaine de tableaux manquants se trouvaient à Nice dans une galerie. Axel Bonnaud devint blême et demanda si le galeriste n'était pas Christian Lefort. Elodie le regarda, cet individu l'étonnait de plus en plus, il semblait tout savoir, que voulait-il ?

« Qui êtes-vous monsieur Bonnaud ».

Elodie lisait la carte de visite et la posait sur le petit guéridon les séparant. Il ne lui répondit pas, il attendait François. Les tableaux se trouvaient posés contre les murs, il les comptait et esquissa un sourire :

« Il en manque douze, il faut absolument que votre mari les ramène ici. On ne peut reconstituer un puzzle s'il manque des pièces. »

Elodie l'observait circonspecte. Discrètement elle jetait un œil sur la route, que faisait François ? Axel devança ses pensées :

« Ne vous inquiétez pas, votre mari a du s'attarder avec son ami le galeriste, je vais l'attendre, faites comme si je n'étais pas là. »

Elodie le laissa dans le salon, après tout il n'y avait rien à voler à part les tableaux. Ce visiteur était venu à pieds, il voulait voir François au sujet des tableaux de sa tante. Axel s'installa dans un fauteuil et inscrivait des croix dans un carnet qu'il feuilletait. Il ne prêtait aucune attention à Elodie, on eut dit qu'il était dans une salle d'attente ou, mieux, chez lui. De temps en

temps il se levait et écartait les premiers tableaux pour mieux observer ceux de derrière. Il reprenait alors son carnet et continuait à y inscrire ses croix. Il mâchouillait son crayon et poursuivait ce qui semblait être un inventaire. Elodie revint, lui proposa un café qu'il déclina. Elle retournait à sa cuisine, un bruit de moteur s'amplifia, Elodie se saisit des jumelles pendues à l'entrée de la maison. Elle regardait son époux, heureuse et soulagée de son retour. François chantonnait, il montrait son plaisir de retrouver son paradis.

« Il a acheté de la viande, il sourit, mon mari est un vrai carnassier. »

Axel Bonnaud prit les jumelles posées sur la table et observa cet homme qui roulait insouciant, la jeep allait de gauche à droite sur le sentier, François stoppa son véhicule et descendant, il tenait deux sacs où apparaissait le logo d'un supermarché, un dans chaque main. Elodie vint à sa rencontre et lui expliqua la présence de ce visiteur. François donna les paquets à sa femme et se dirigea vers Axel Bonnaud appréciant peu que ce dernier eut dérangé son épouse.

Sa journée avait été agitée. Entre le notaire qui cherchait à compliquer les démarches, le galeriste, pourtant son ami, mais qu'il soupçonnait de vouloir le gruger, l'organisation de l'exposition et cette dispute puérule au supermarché avec une vieille folle au sujet d'une bouteille d'huile d'olive. Maintenant il y avait cet importun, lequel, d'après Elodie, semblait bien connaître sa tante et les tableaux.

« Vous auriez pu revenir, ma femme était seule et il est inconvenant d'importuner les gens. Monsieur ? »

François marquait ainsi la distance avec ce personnage qui ne lui inspirait guère confiance. Depuis la mort de sa tante, les quémandeurs, les escrocs et autres rapaces le contactaient. Les tableaux étaient toujours, à un moment ou un autre le sujet de leur démarche. Il comprenait sa tante et ce choix de ne les avoir jamais présentés, François regrettait d'avoir cédé à Elodie sur la vente des œuvres de Francine Rippert.

Axel Bonnaud se présenta et François l'invita dans son bureau :

« Je présume que vous voulez me parler des tableaux. »

Axel Bonnaud ouvrit ce petit carnet où il avait inscrit ses nombreuses et méticuleuses petites croix. Dans ce calepin étaient notées toutes les œuvres de cette artiste peintre.

« Votre tante avait beaucoup de talent. »

François ne cachait pas son impatience devant cet homme qu'il prenait pour un solliciteur. Il se demanda comment cet étrange personnage pouvait avoir la liste complète des tableaux de sa tante. Elle ne les avait jamais exposés, les gardant cachés dans cette maison. Il lui demanda comment pouvait-il avoir ce catalogue, cette liste. Axel Bonnaud ne répondit pas à la question, esquissant un sourire, il tapota son carnet dans sa paume, puis ajouta :

« Je ne suis absolument pas intéressé par les

tableaux de madame Francine Rippert. Ma démarche pourra vous surprendre. Je viens vous demander de ne pas disperser ces œuvres. Chaque huile est un élément d'un puzzle. Ce dernier est la carte d'un trésor caché. Certains parlent des Templiers. »

François écoutait, il en avait entendu des histoires au sujet des tableaux de sa tante. Mais là, ça dépassait l'entendement.

« Vous n'êtes pas sans savoir que j'organise une vente ici même des tableaux, du moins une partie. »

Axel Bonnaud jeta un dernier coup d'œil sur les toiles adossées au mur et prit congé de François. Il était venu à pieds et repartait ainsi. François trouva cela étrange. Elodie revint :

« Enfin il est parti ! »

François regardait le chemin et voyait cet étrange visiteur descendre vers la route. Était-il venu en train ou avec le car, avait-il un véhicule ? Était-il monté au village ? Demain il le saurait. A son avis c'était peu probable, Axel Bonnaud était venu en éclaireur et discrètement. Comment connaissait-il la liste des tableaux de Francine Rippert ? Il avait parlé à Elodie des douze tableaux déposés chez le galeriste. Il avait dit son nom, donc il le connaissait. Ce visiteur était vraiment bizarre. François lisait pour la énième fois la carte de visite :

Axel Bonnaud.

Courtier en art.

Il n'y avait ni adresse, ni téléphone, ni mail. Il la